Ça me choque quand quelqu'un vient de me dire que « Qu'est-ce que tu as été faire là? On n'avait pas d'affaire là! » Tu sais j'ai fait ce que j'avais à faire. Toi, as-tu fait ce que tu avais à faire? On est chanceux au Canada parce que la seule mauvaise expérience de la guerre qu'on a - à part des familles qui ont perdu quelqu'un - c'est que le gaz, puis la beurre, puis le sucre ont été rationnés. Dans d'autres pays, il n'est pas rationné, il n'y en a pas.

Mon nom est Bernard Irenée Charland. J'ai servi avec le 3e Bataillon, Royal 22 en Corée en théâtre d'opérations, et en Europe durant l'occupation. Une carrière militaire, j'étais fou de ça. Moi j'ai été élevé dans une famille sur le bord du Richelieu. Un père qui était très, très, très sévère. Je pense qu’il m'en voulait un peu parce que ma mère était morte à ma naissance. Ce n'était pas ma faute. Mais la deuxième maman, elle non plus, elle ne m'aimait pas. Fait que ce n'était pas l'amour dans le foyer. Puis quand je suis arrivé dans l'armée, j'ai compris que dans cette sorte de discipline-là tu étais vu et récompensé pour ta valeur. Tu sais, si tu acceptais la discipline, tu faisais un bon soldat et si tu ne l'acceptais pas, mais il faut que tu sortes de là parce que ce n'était pas vivable.

Je me suis enrôlé dans l'Armée canadienne au 4 Personnel Dépôt à la fin de juillet 1950 avec l'intention d'aller en Corée.

Je me suis marié le 31 janvier 1953 - juste avant d'aller en Corée parce que je m'en allais en Corée. Si je vais me faire casser la gueule, au moins on va avoir une pension. C'est l'idée que j'avais! On s'aimait, c'était bien évident.

Je suis parti pour la Corée à la fin de mars 1953. Mon lieutenant, le lieutenant Burstall, un chic bon homme, lui, il était allé en Corée sur l’« advanced party » (détachement avancé). Souvent il envoie un « advanced party » (détachement avancé) avant l'unité première. Et puis, lui, en revenant d'une patrouille, il s'est fait blesser par une patrouille américaine. Il a été blessé grièvement et il a passé toute la guerre à l'hôpital au Japon. Fait que j'arrive en Corée. Je n'ai pas d'officier et puis tout le long de la voie ferrée, je voyais des gens qui vivaient dans des cabanes faites avec de la tôle ondulée et des boîtes de cartons, et je n'avais jamais vu ça. Je me suis dit « C'est quoi cette affaire-là? »

La guerre on en entendait parler. Mais quand j'étais jeune les récits de guerre que j'ai lus… les rois puis c'était les chevaliers. Apparemment, c’était tous des bons messieurs! Et puis, ça faisait différent. Je n'avais jamais vu la misère. J'avais déjà vu des gens pauvres, mais je ne savais pas c'était quoi la pauvreté. Ils n’y avaient rien. Les mesdames, les Coréennes, elles attendaient que les trains passent pour ramasser les morceaux de charbon qui tombaient. Puis c'est avec ça qu'ils faisaient cuire la nourriture. C'est des visions - je pense que c'est pire que la guerre de voir cette affaire-là.

La Corée c'était statique depuis la fin de 1951. Autrement dit, tu vis dans des tranchées, des trous dans le sol. Tu ne fais pas d'attaques. Tu repousses les attaques s'il y en a. Tu occupes une position défensive. Tu es bien armé, évidemment, avec tout ce qui faut pour défendre ta position. La nuit, c'est ON [totalement prêt] à 100%. Tout le monde travaille, évidemment. Tu ne peux pas faire la guerre de jour - ils te voyaient venir. La nuit, tu fais des patrouilles pour voir ce qui se passe autour de ta section. Il faut que tu patrouilles presque tous les soirs. Quand ce n'est pas moi, c'est un autre. Tu patrouilles tous les soirs pour aller voir ce qui se passe en avant de ta position.

Des fois, c'est de la reconnaissance - tu pars avec deux ou trois hommes. Il faut absolument que tu te fasses invisible. C'est bien difficile avec des étangs d'eau partout. Puis ils sont remplis de grenouilles qui n'arrêtent pas de crier si tu mets tes pieds dedans. Fait que les autres qui écoutent de l'autre bord ils savent tout ça - ils sont habitués! Nous autres, on sortait avec une dizaine d'hommes, maximum. On ne faisait pas de grosses patrouilles, deux ou trois cents. Des Coréens, eux-autres, ils sortaient de patrouilles de quinze à trente hommes. Ils se promenaient comme un fer à cheval. Puis, ils connaissent très bien leur pays. Nous autres, non. Les rice paddies [rizières] - il n'y en a pas beaucoup à Québec. Eux autres, ils connaissent bien ce pays-là. Ils savent comment opérer là-dedans. Les soldats chinois étaient excessivement bien entraînés et armés. Parce que les Coréens du Nord, leur armée, elle n'était pas forte, elle était mal équipée. Puis ils n’étaient pas nécessairement des bons soldats. Mais les Chinois étaient des très, très bons soldats. Ils étaient armés avec des burp guns [mitraillettes]. C'est à peu près l'arme la plus destructive que tu peux avoir. C'était toute petite. Puis tu tires dans la bouette, elle tire pareil, elle ne bloque pas. Elle tire du 9 mm [sic 7,62]. Puis quand tu entends « brrrrrrp », il vient de sortir un magasin, les trente-deux balles s'en viennent. Si tu entends le son, tu n'es pas mort, tu es correct.

Un soir, moi j'avais un ami, j’étais bien chum avec, Sergent Guy Desjardins. Guy, c'est un joueur de piano. Il était un petit gars qui venait de Saint-Boniface, Manitoba. J'étais ami avec lui. On a jasé beaucoup, puis toute sorte d'affaires. Ce soir-là, on n'est pas sorti parce qu'il y avait une autre patrouille dans le no man's land [territoire inoccupé]. Il ne fallait pas que deux patrouilles se rencontrent. Fait que ce soir-là, j'étais sur la position puis vers - l'heure exacte, je ne sais pas, il devait être à peu près 10h, 10h30, je crois bien - on a entendu un tir de burp gun [mitraillette] assez proche. Cela voulait dire rien qu’une chose : un début d'attaque ou une patrouille qui s'est fait clancher. Je savais que la patrouille à Guy était là - elle devait être dans cette zone-là. J'ai demandé à mon major « On va voir? », et il m'a dit « vas-y ». J'ai descendu avec cinq ou six gars. On est allé voir ça. On a fait un train d'enfer. On a sacré après les Chinois. Il n'y a rien qu'on n'a pas fait. Par le temps qu'on est arrivé, on a ramassé deux blessés. Une affaire bien étrange - je me suis toujours demandé si c'était un rêve, ou non, si réellement c'était vrai ce que j'ai vu - c'est un des blessés, il était couché sur un rice paddy [rizière], c'est à peu près deux pieds et demi d'eau par rapport à l'autre sol. Puis, sur le dessus du rice paddy, tu marches, parce que c'est là-dessus qu'ils marchent pour le semis de graines, puis ça fait un bon rempart en défense, puisque tu couches en arrière et tout. Puis, le gars était couché là - je l'ai vu ça - parce qu'il avait la figure assez blanche qu'elle luisait (maudit). Il paraissait comme il n'avait plus de sang dans sa figure. Et il n'y avait pas de lune ce soir. On ne patrouillait pas quand il y avait de la lune parce qu'ils nous voyaient. Puis ce gars, j'étais à quelques pas de lui, il était assez blanc que je l'ai vu. Fait qu'on a ramassé ce gars-là car il était blessé et je ne me rappelle plus où. On ne savait pas de tout où était le commandant de la patrouille, Guy Desjardins. O...

Quelques jours après, dans le jour, on avait une espèce d'outpost, un OP [avant-poste], où on avait des grosses, grosses lunettes d'artillerie - tu peux aller chercher un numéro de licence à un et demi mile avec ça. On avait ça pour voir ce qui se passait sur les montagnes chinoises. Puis il scannait toutes les montagnes chinoises et tous les mouvements qu’il y avait dans la vallée en cas quelque chose se passe, ou qu'on voit des préparations ou quelque chose. Et puis, ils m'appellent, « Sergent! » Fait que je m'en vais là, je dis « Qu'est-ce qu'il y a? » Il dit « Il y a quelqu'un qui a mis quelque chose dans le ruisseau. Il y a une grosse roche dans le ruisseau », « Voyons une grosse roche. Personne ne transporte pas des roches ici. » Moi, je prends la chose et regarde comme il faut, et c’était un corps, un corps qui avait gonflé au soleil. Ils ont envoyé des démineurs avec une patrouille spéciale puisque la nuit est tombée. Et c’était le Sergent Desjardins. Ils l'ont récupéré, puis ils l'ont amené. Ça a été... Ce n'est pas la façon, je pense, de perdre un ami. Pourquoi je suis de même? Crisse… En tout cas, Sergent Desjardins était mort et on a pu récupérer son corps. Puis c'est ça. La chose continue. J'ai continué à faire ma job. Et les gars aussi.

Un jeune sergent avec - qui avait le goût d'être commandant en peloton en théâtre d'opérations. Sans expérience, tu sais. C'est la sorte de métier que tu apprends à mesure que tu le vis. J'ai appris une chose pendant tout ce temps-là, c'est que si tu as des responsabilités - n'importe où dans la vie, c'est comme ça, c'est vrai. À 88 ans, j'ai eu le temps d'en prendre beaucoup des responsabilités. Si tu as une responsabilité, ta tâche devient beaucoup plus facile parce que tu peux faire abstraction de tes sentiments, de ta crainte, de ta peur parce que tu as une mission à accomplir puis c'est ça qui compte en premier. Tous les gens gradés que je connais, qui ont de l'allure, ils ont quasiment tous de l'allure, ils vivent de même aussi. C'est tellement vrai que tout le restant de ma vie après quand je travaillais, j'étais en charge de quelque chose. J'étais en charge d'hommes, j'étais en charge de quelque chose. C'est dû à ce que j'ai pu apprendre dans l'armée - comment leader, comment être un leader.

Les deux Corées, ils veulent une Corée unie, mais ils ne veulent pas avoir de la même chose. Fait qu'ils ne pourront jamais être d'accord. Ça va être toujours comme ça. Ils veulent une Corée unie mais « Moi, je le veux de même » et « Moi, je le veux de même. » Ils ne pourront jamais être unis, au point de vue politique. C'est impossible! La preuve c’est que ça n’a jamais marché. Elle a été supposée d'être divisée, la Corée, en deux pays en attendant d'avoir des élections. Mais il y a eu une en Corée du Sud, mais il n'y en a jamais eu en Corée du Nord.

Moi, j'ai eu de la difficulté après la guerre-là. Je ne sais pas... J'ai rencontré Monsieur Cognac. Je n'ai jamais compris ou juste là c'était à cause du stresse-là, du commandement, ou que peut-être que moi je suis la sorte d'individu que si tu mets du Cognac, bien automatiquement tu deviens alcoolique. Je ne sais pas. Je ne sais pas. Apparemment, c'est une maladie. Je veux bien y croire. Mais c'est une maladie qui... tu ne peux pas... Tu ne peux pas agir rationnellement. Je n'ai jamais été capable de contrôler ce que je buvais, depuis le premier temps que j'ai commencé. Avant d'aller en Corée, j'avais de la difficulté à boire une bière par semaine. Puis il faudrait que tu me l'offres, puis il fallait quasiment que tu me tordes le bras. Et puis quand je suis revenu de la Corée, j'ai débarqué au manège militaire, sur la Grande Allée là. Euh, ma femme est venue me chercher. Première question que je lui demandes, je lui dis : « Où il y a une Commission des liqueurs? » Elle ne savait pas c'était quoi. Moi, je ne buvais pas avant. « Voyons, on va s’acheter une bouteille de Cognac. » J’arrivais là. Je n'avais pas bu sur le train en m’en venant en cinq jours-là. Sur le bateau, on ne boit pas non plus, tu sais. Puis ça fait 10 ou 15 jours que je n'ai pas... Puis là... j'ai pensé longtemps après cette affaire-là. Ça a dû être tout un... Personne dans la famille de mon épouse, Paulette, qui est décédée maintenant, personne ne buvait.

Pourquoi on a appelé la Corée « la guerre oubliée » ? Les Canadiens, ils étaient indifférents à ce conflit-là, puis je ne comprends pas pourquoi. On fait partie des Nations Unies, on a une responsabilité! En plus, c'est l'un des premiers ministres du Canada qui a aidé à faire partir ça les Nations Unies - c'est Louis St-Laurent! Et puis c'est bien évident que si un pays-là dans ce monde est mal pris, la NATO [l’OTAN} va l'aider. Et puis la contribution de notre gouvernement, mais il faut qu'il fasse la contribution qu'il peut faire, ou qu'il veut faire. Tu ne dis pas à ces gars-là, « Qu'est-ce que tu as été faire là? » C'est notre job!